

des couvents et des collèges, j'aime à croire que les chefs d'établissements se sont conformés à la décision des pères de l'Eglise.

La musique est un art charmant, il ne faut pas aller à l'encontre des compositeurs anciens dont le talent et l'expérience ont doté le répertoire du pianiste de nombreux morceaux traitant de l'enseignement. Ces compositeurs professaient aussi et leurs leçons ont formé des sujets remarquables.

Dans le cours de littérature, a-t-on jamais permis la lecture d'une œuvre légère ? L'enseignement de la musique doit être aussi sérieux que celui de la littérature. Je veux bien admettre que le caractère d'un peuple entre beaucoup dans ses impressions ; tel peuple est gai, il aime à rire, chanter et entendre une musique légère. Tel autre peuple est sérieux, taciturne ; à celui-là il faut la symphonie, la sonate. Mais lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, il faut que les parents fassent abstraction de leur goût et comprennent combien il est important pour ces jeunes cœurs de leur inculquer la notion du vrai et du beau. De plus la musique classique est admirablement classifiée ; depuis les morceaux les plus faciles jusqu'aux plus difficiles, il existe un ordre d'idées, une entente parfaite des progrès que l'élève doit faire durant ses études.

En un mot on doit repousser toutes ces œuvres légères qui ne flattent que l'oreille sans jamais communiquer à l'âme les sentiments du beau et du vrai. Puisse cette pensée être comprise du plus grand nombre.

GUST. SMITH.

NOS REPRODUCTIONS

Notre correspondant parisien nous envoie les deux morceaux donnés à lire à première vue aux concurrents des classes de piano du conservatoire de Paris.

Ces deux morceaux, composés par M. Ernest Guiraud, un de nos jeunes maîtres les plus distingués, ont été déchiffrés, à première vue, en public, par tous les concurrents dans les premiers jours d'août. Nous croyons être agréables à nos abonnés en les publiant. Ils offrent un grand intérêt, car outre leur valeur matérielle ils servent à indiquer quel est le niveau des études de piano au Conservatoire.

Cette publication sera donc, tant pour les professeurs que pour les élèves, une bonne fortune.

Une mazurka due à un monsieur de Québec, qui a déjà publié plusieurs compositions a été jugée digne d'entrer dans notre journal. Sans être un chef-d'œuvre, pechant surtout quelque peu contre la règle de l'unité, elle ne contient pourtant aucune faute grossière contre l'harmonie, et la mélodie ne n'est pas sans quelque mérite. Nous sommes certains d'avance que cette musique plaira aux danseurs et aux danseuses.

Nous avons extrait des *Dragons de Villars* la romance si simple et en même temps si expressive de : "Rose ne parle pas," que tout le monde connaît quelque peu.

Nous voilà entrés avec le premier récitatif dans l'Oratorio de Noël de Saint-Saëns. Au prochain numéro nous

publierons le cœur *Gloria* auquel le récitatif *Et pastores* sert d'introduction.

Nous n'avons pas ménagé notre musique religieuse, cette fois-ci. Outre le récitatif de l'oratorio vous trouverez un *Tantum ergo* de Dubois et un morceau d'orgue de Muller. Tous deux sont de grands musiciens. Dubois fut le professeur de M. G. Couture.

KÜCKEN.

Le monde musical perdait un grand musicien, le printemps dernier, par la mort de Frederick Wilhelm Kücken. Il expirait à la fin d'avril à Schwerin, Allemagne, à l'âge de soixante-et-onze ans.

La réputation de cet éminent compositeur s'est répandue partout et nous avons au Canada plusieurs de ses chansons. La "Muse Populaire" de M. A. Filiatreault a reproduit "Le printemps," chant d'une simplicité noble et gracieuse, dû à l'imagination de ce maître allemand.

Nos rapports très limités avec l'Allemagne et notre ignorance de la langue de ce pays sont deux causes qui, jointes à l'habitude qu'ont les journaux français de parler le moins possible des grands hommes étrangers, nous empêchent de connaître mieux l'histoire et les œuvres de Kücken.

Ouvrons le dictionnaire de Vapereau au mot Kücken. Nous y trouvons les lignes suivantes :

"Kücken (Frédéric-Guillaume), musicien allemand, né le 16 novembre 1810, à Bleckede (Lunenburg), attira par ses premières compositions l'attention du grand duc de Schwerin et devint, à l'âge de dix-neuf ans, professeur de musique du prince héritaire, qu'il accompagna à Berlin. Il y publia son premier opéra : *La fuite en Suisse* (die Flucht nach der Schweiz), qui eut du succès dans toute l'Allemagne.

Après avoir vécu quelque temps à la Cour du roi de Hanovre, il se rendit à Vienne (1838) où quelques-unes de ses romances, d'une mélodie remarquable, *la Fille de Judée*, *la Sérénade Maure*, eurent une grande popularité. De 1843 à 1846 il vint à Paris où il prit de Fr. Halévy des leçons d'instrumentation et où il composa son opéra : *Le Prétendant*, et beaucoup de romances, six entre autres sur des paroles de son ami Henri Heine. M. Kücken, après avoir séjourné dans plusieurs grandes villes fut appelé à remplir à Stuttgart les fonctions de maître de chapelle du roi de Wurtemberg. Il les quitta en 1861 et se retira à Schwerin.

On cite parmi ses compositions cinq sonates pour piano et violon et près de cent-vingt romances. Les paroles d'un grand nombre de ses mélodies ont été traduites en français et en anglais. Plusieurs ont été réunies dans un recueil intitulé : "Les échos de l'Allemagne," (Paris 1856-57, 2 livraisons) et "Hymne de la paix," (Frieden hymne 1871). M. Kücken a obtenu, en 1848, aux fêtes philharmoniques de différentes villes allemandes, tous les premiers prix, et, en 1852, les trois prix de chant décernés par le comité de la fête musicale d'Anvers.